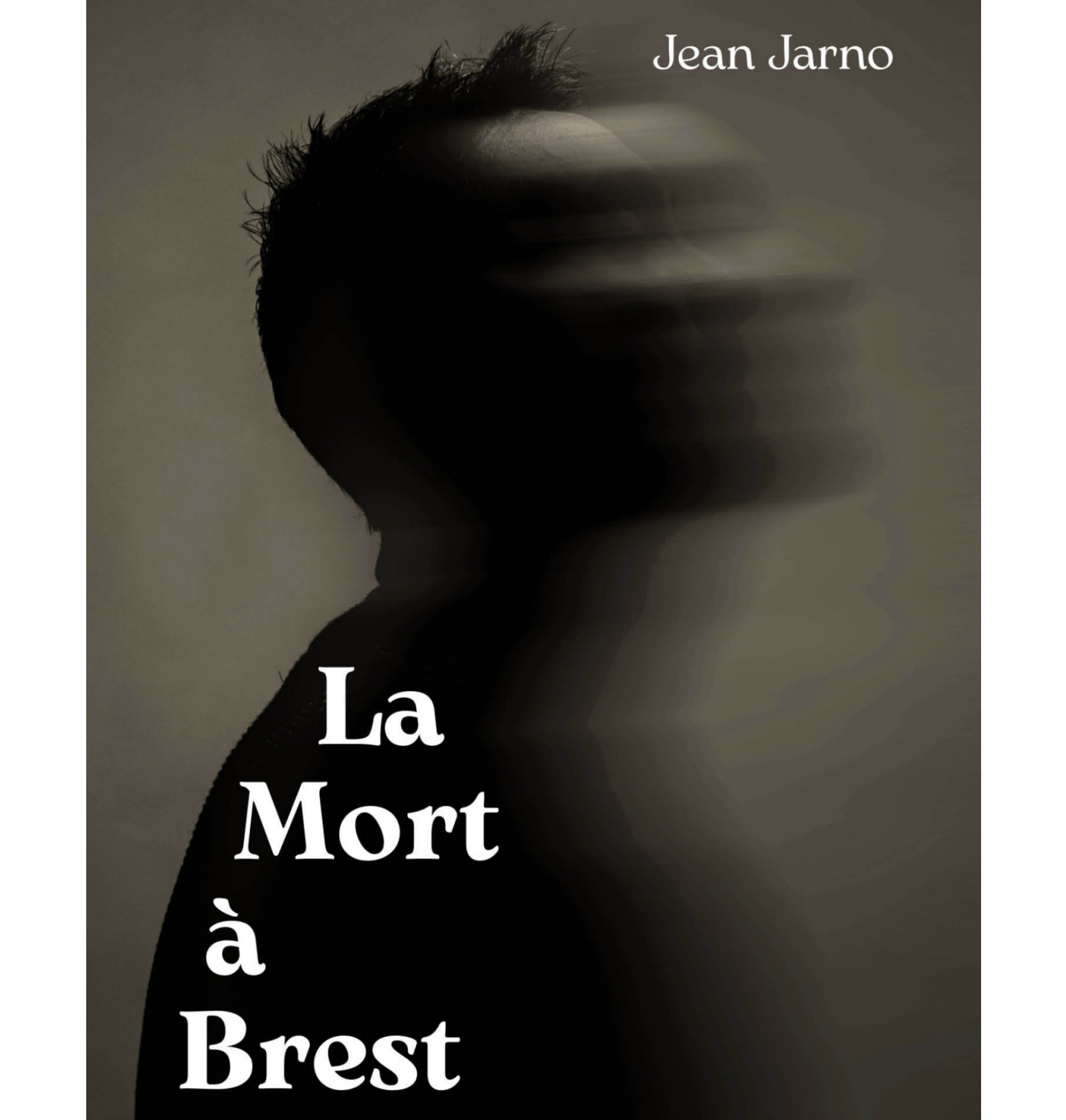




Jean Jarno

La Mort à Brest

Lauréat - Noir et suspense

Prix des 
ÉTOILES
— Librinova —

Jean Jarno

La Mort à Brest

© Jean Jarno, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-7976-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1.

Brest mi Juin

Seize heures, le flash sur France info et pour la huitième fois depuis mon départ de Toulouse l'interview bidon d'un ministre sur la fin du confinement, la réussite du plan gouvernemental, la victoire prochaine sur le méchant coronavirus alors que je m'engageais sur la voie d'accès à la première station-service du périph nantais. Pas trop tôt, la réserve clignotait depuis une éternité et je filais droit vers la panne sèche. Le plein, un café, quelques étirements dans l'herbe après 300 kilomètres d'une seule traite depuis mon escale bordelaise et je ressortais la lettre froissée que je connaissais par cœur mais dont la lecture me mit à nouveau mal à l'aise : « *Arthur. Joyeux anniversaire ! Viens me rejoindre dès que possible à Brest, j'ai des choses importantes à te dire. Ne t'attends pas à des...* ». Datée du 3 juin je l'avais reçue le lendemain et aussitôt téléphoné à ma mère qui avait refusé de m'éclairer :

— Je ne veux rien te dire au téléphone, Arthur. Je te demande seulement de venir quand tu auras le temps...

— Le temps je l'ai, Maman. Je viens d'être licencié et j'attends septembre pour chercher un nouveau boulot. Je peux venir à la fin du mois mais... qu'est-ce qui se passe ?

— Je te le dirai... est-ce que je t'ai donné mon adresse ?

— Euh... Boulevard Gambetta, c'est ça ? Mais... comment ça ton adresse ? Tu n'habites plus Montpellier ?

— Je t'expliquerai. Ah, s'il te plaît, viens sans Sophie. Je veux te voir seul.

Sans Sophie, c'était écrit aussi dans la missive et au moins ce n'était pas un problème : j'avais perdu ma copine en même temps que mon boulot et j'étais bien conscient d'avoir accepté ce rendez-vous mystérieux comme une bouée de sauvetage pour échapper à la déprime que je trainais depuis trois mois, après m'être fait larguer par ma boîte et ma nana à deux jours d'intervalle. « *Viens **ME** rejoindre à Brest.* ». Elle ne mentionnait pas Papa, c'est donc qu'elle était seule. Et pourquoi Brest ? Brest, je savais seulement que mes parents s'y étaient

rencontrés pendant leurs études, que j'y étais né juste avant leur départ pour Montpellier et que d'après mon père c'était une ville moche avec un temps pourri où il pleuvait tout le temps, jamais il n'y remettrait les pieds. Quant à Maman c'était encore plus radical : « Brest ? Oh, j'ai oublié... on est bien mieux dans le Midi. ». Alors qu'est-ce qu'elle foutait là-bas, toute seule ?

J'écrasai rageusement mon godet dans la poubelle et repris la route, énervé. Il restait 300 bornes, trois heures de route avant d'entendre des réponses que je brûlais d'entendre car la lettre minimaliste de ma génitrice – sa toute première lettre en fait, aussi sèche que sa rédactrice – avait ravivé en moi toutes les questions qui me bouffaient la tête depuis l'enfance.

Aussi loin que remontent mes souvenirs je m'étais considéré comme un gosse à part : fils unique, des parents friqués mais une mère en dépression chronique alternant psy (psychiatre, psychologue, psychanalyste) avec parfois des craquages sévères qui l'avaient conduite en clinique au grand désespoir de mon père impuissant face à ses crises. Un père aux petits soins pour son épouse adorée, débordant d'un amour visiblement mal partagé car sa « Louise chérie » n'avait jamais manifesté aucune affection pour lui. Ni pour moi d'ailleurs, j'ai toujours ressenti une froideur lointaine à mon égard, une indifférence polie sans la moindre tendresse à l'opposé de la gentillesse témoignée par Papa. Drôle de couple... une mère au foyer absente, un père chirurgien surbooké portant sa famille cabossée à bout de bras mais ignoré de sa femme et de son rejeton car moi, fils ingrat avais toujours préféré cette mère égoïste à ce père dévoué.

Joyeux anniversaire... Une première ça aussi, et c'est vrai, je venais de fêter mes 33 printemps. Enfin fêter... L'image de Sophie me revenait en mémoire, ses paroles féroces : « il vaut mieux qu'on arrête. Notre histoire ne mène à rien, quittons-nous bons amis ». Trois ans de vie commune, la certitude pour moi d'avoir trouvé la femme de ma vie et vlan, jeté comme une merde... un glaçon me tomba sur la poitrine que je tentai de repousser en repensant à ma mère et ce rendez-vous imprévu. Pourquoi Papa n'était-il pas là ? Une rupture aussi, comme leur fils ? C'est sûrement elle qui l'avait lâché et le pauvre devait être détruit. Comme moi.

Je ne lui avais même pas téléphoné, et quand lui aussi m'avait souhaité mon anniversaire je n'avais rien dit sur la lettre de Maman, comme si on se ligait

tous deux contre lui. Pauvre Papa ! Je rallumai la radio, une station grand public me cracha en pleine poire une variété insipide qui fit diversion jusqu'à l'arrivée au grand pont traversant l'Elorn et un coup d'œil à couper le souffle : à ma gauche derrière le vieux pont abandonné la rade, immense, le port, ses grues, la ville enfin dominant le tout. Un soleil radieux commençait sa descente vers l'Ouest en illuminant le site mais un petit vent thermique faisait moutonner le plan d'eau moucheté de dizaines de bateaux, de planches à voile, de kite et de wing-surf. Merde ! La ville pourrie où il pleut tout le temps avait une sacrée gueule ! Je longuais au ralenti la plage de Saint Marc, le port de plaisance, plus loin la zone portuaire et le GPS m'amena immédiatement à destination sur un long boulevard surplombant la gare. Un immeuble cossu, le digicode énuméra les noms des résidents mais pas de Burot. Je fis défiler à nouveau la liste en vain et m'apprêtais à appeler ma mère quand un nom passé devant mes yeux me revint en mémoire : Lecointre. Le nom de jeune fille de Maman ! Cette fois plus de doute, mes parents se séparaient. Je marchai quelques pas sur le trottoir pour encaisser la nouvelle : téléphoner à Papa, connaître sa version avant celle de ma mère ? Non, la réponse était là, au quatrième étage et j'appuyai sur le bouton. « Maman ? C'est Arthur. – Monte, je t'attends. ».

Le palier du quatrième confirmait l'impression première, j'arrivais chez les bourgeois et quand la porte s'ouvrit sur l'appartement immense je n'en doutais plus : ma mère avait les moyens de s'offrir un exil doré. Mais son visage vieilli et triste effaça bien vite le luxe du lieu, c'est une mamie fatiguée qui avait remplacé la belle femme élégante dont j'avais gardé l'image. Comme toujours aucune effusion, un « entre » froid et distant, là au moins elle n'avait pas changé même si la distanciation pouvait cette fois justifier sa méfiance et je pénétrai dans le logement avec un « bonjour Maman » chaleureux sans aucune réaction à la bise enjouée que je lui faisais du bout des doigts. J'en fus attristé, et le fus davantage encore en découvrant l'aménagement sommaire, un bric à brac mal agencé à mille lieux du décor haut de gamme de la maison de Montpellier : une table de jardin, des chaises dépareillées, un canapé taché et surtout des murs nus seulement décorés par les traces d'anciens tableaux. Et puis le parquet poussiéreux, un bahut genre buffet breton de mauvais goût qui aurait pourtant pu paraître très kitch chez des branchés, on était plus proche du squat que de l'habitat aseptisé ultra chic auquel mes parents m'avaient habitué et j'en ressentis aussitôt un sentiment de malaise profond : pour qu'elle accepte de vivre

dans ce gourbi il s'était passé quelque chose de grave. Heureusement le coup d'œil qu'offraient les grandes fenêtres effaçait en partie le sordide : une vue magnifique à 180° sur la rade illuminée par le soleil déclinant, et je restais quelques longues secondes face à la mer pour oublier cette première impression déprimante avant d'engager une conversation que je pressentais difficile.

— Super le site ! Ça change de Montpellier !

— Ah tu aimes ? C'est bien... oui, c'est joli...

Elle avait dit ça d'une voix sèche comme elle aurait dit « elles sont bien tes chaussures ». Son visage parfait mais sans expression, la bouche serrée, l'absence totale de rides due à l'absence de sourire, je reconnaissais la bourgeoise modèle Madame Figaro que j'avais toujours connue mais les cheveux blanchis à la racine et surtout ses yeux absents – les antidépresseurs bien sûr – dénotaient un laissez aller que je ne lui connaissais pas. Il y avait eu un gros clash, plus question de finasser :

— Maman, tu as des problèmes ! Allez, dis-moi tout !

Elle s'assit difficilement sur le canapé en plein soleil et je pus alors découvrir sa jupe tachée, un chemisier trop grand, ses charentaises mais surtout le tremblement de ses mains, autant de signes d'une dégringolade brutale. Je lui tendis la perche :

— Tu te sépares de Papa ?

Un long silence, et puis brusquement elle me balança tout en pleine figure :

— Papa... ça fait longtemps qu'on est séparés. Depuis le début en fait. Ton père je ne l'ai jamais aimé. Disons que... il m'a dépannée. Oui, il m'a dépannée. Oui, je me sépare de ton père. Trente-trois ans ça suffit ! Elle leva enfin les yeux vers moi : tu commences à avoir des cheveux blancs. Ça te va bien. Tu habites toujours à Toulouse ?

— Oui, pour le moment. J'ai perdu mon boulot mais si on m'en propose ailleurs je prends.

L'annonce glaciale de cette fin de partie entre mes parents m'avait choqué mais je devais la suivre dans ses pensées. De tout temps elle m'avait habitué à zapper sans prévenir et on devait cheminer avec elle dans sa confusion pour

espérer revenir au sujet alors j’attendis patiemment la suite, sans la brusquer. Mais cette fois la suite me prit à contre-pied :

— Maintenant tu vas habiter ici. Cet appartement, je te le donne. Et au fait, comment va Sophie ?

Je m’approchais de la fenêtre pour encaisser le scoop en m’évadant sur la rade magnifique : elle n’avait pas de soupçon sur ma rupture avec Sophie, tant mieux, et voilà qu’elle me donnait un appart ! Mais au fait, comment avait-elle pu l’obtenir cet appart ? Même à Brest un 150 mètres carrés bourgeois avec vue imprenable sur la mer devait coûter bonbon, donc c’est papa qui lui avait trouvé le plan. Pour se débarrasser d’elle ? Non. À la rigueur il lui aurait payé un pied à terre à Montpellier si elle lui avait annoncé qu’elle voulait être seule mais pas un logement pareil à 1000 kilomètres.

— Maman, tu veux dire que cet appartement est à toi ? Tu l’as acheté ? C’est papa qui l’a payé ?

Son regard s’était à nouveau embrouillé et je dus patienter avant sa réponse, brutale :

— Cet appartement est à moi, depuis toujours ! À moi seule ! C’est mon père qui me l’a donné ! Ton père n’a rien à voir là-dedans. Et je te le donne. Va voir dans le frigo ce qu’on peut manger, j’ai faim.

Ne pas la contrarier. Je filai vers la cuisine pour y découvrir une véritable zone : la table couverte d’emballages de fast food, une poubelle pleine à ras bord, l’évier débordant de vaisselle sale et plus grave un stock de bouteilles vides, bière, vodka, pinard... J’ouvrai le frigo envahi de produits périmés et trouvai là une occasion de m’échapper :

— Maman, le frigo est vide. Je vais aller faire quelques courses, dis-moi où je peux trouver un super marché.

— Oui, il y a un Leclerc près de la rue Jean Jaurès, mais dépêche-toi, ça ferme à huit heures. Regarde...

Elle avait pris un papier et m’expliquait avec précision l’itinéraire. Encore une particularité de ma mère, sa capacité à passer d’une phase de délire à une logique parfaite, comme si son cerveau eut été divisé en deux zones étrangères l’une à l’autre. Elle me trouva même un sac à provisions et me proposa de l’argent, que

je refusai mais elle insista : « tu fouilles là, dans le tiroir du buffet. ».

Putain ! Des liasses de billets de 50, au moins vingt mille euros en vrac au milieu des fourchettes. Je restai scotché quelques instant, pris quatre coupures et m'enfuis sans poser de question. Ma mère était naze ! Et alcoolique.

Je m'affalai sur le siège ma bagnole, complètement désorienté. Je n'avais pas revu mes parents depuis deux ans quand j'étais allé leur présenter Sophie à Montpellier, une visite sympathique où j'avais retrouvé la famille que je connaissais depuis toujours : une maman absente et distante, l'esprit embrouillé par les calmants mais élégante et encore très belle à 55 ans face à un papa vieilli, terne, serviable, aux petits soins devant sa femme, toujours à l'écoute. En les quittant il m'avait pris à part :

— Elle est bien ta copine. J'espère que tu auras plus de chance que moi avec Louise.

— Bah, maman est un peu bizarre mais au fond elle t'aime aussi.

Il n'avait rien répondu, la dernière image que j'en gardais était son regard triste et désespéré. Pauvre Papa... Mais moi, égoïste, je ne lui avais jamais téléphoné, pas même à son anniversaire. Et pourtant sans lui que serais-je devenu ? C'est lui qui m'avait raconté des histoires au coucher, m'avait appris le vélo, m'avait aidé pour mes devoirs, lui qui avait choisi mes cadeaux, m'avait emmené au cinéma... En fait c'est lui et lui seul qui m'avait élevé, de Maman je ne gardais qu'un souvenir d'indifférence, d'une belle femme étrangère et mystérieuse rongée par ses angoisses psy. M'avait-elle seulement embrassé une seule fois ? Brusquement je me sentais coupable, coupable d'avoir malgré moi préféré ma mère indigne à ce père formidable qui nous avait portés sans jamais rien obtenir en retour et je ressentis instinctivement le besoin brutal de réparer cette injustice. Je sortis mon téléphone.

— Papa ? C'est Arthur !

— Mon fils ! Quelle bonne surprise ! Ça me fait plaisir de t'entendre.

La voix semblait lointaine, fatiguée.

— Moi aussi, papa. Je voulais t'appeler depuis des siècles et puis bon, le boulot, la routine... je ne suis pas un accroc du téléphone.

— Ne t’excuse pas, tu as ta vie à mettre en place et autre chose à faire que de penser à ton vieux père. Alors comment ça va à Toulouse ?

Une bouffée de tendresse m’envahit en l’entendant une fois de plus à mon entière écoute, glissant sous le tapis ses propres soucis et je décidai pour la première fois de parler de tout et de rien.

— Ça va pas trop mal. J’ai été licencié mais bon, le boulot me gonflait, c’est l’occasion de trouver mieux.

— Zut. Tu n’as pas de problème d’argent ? Tu sais que tu peux compter sur nous.

Compter sur nous... non papa, je peux compter sur TOI ! Je le rassurai, le chômage me suffisait pour les mois à venir. Il m’interrogea sur Sophie, je mentis – elle va bien – sur le bébé – pas pour l’instant – je lui racontai ma balade dans les Pyrénées, mon nouveau vélo... C’est lui qui coupa court :

— Arthur, dis-moi ce qui ne va pas.

Évidemment. Son fils unique l’appelle pour la première fois et lui raconte ses vacances, ça cache quelque chose alors je lâchai du lest :

— Maman m’a dit qu’elle était à Brest. Et qu’elle me donne un appartement.

Je n’avais pas voulu lui annoncer que moi aussi j’étais à Brest, encore une fois je me liguais inconsciemment avec Maman contre lui. Il resta longtemps sans répondre mais j’entendais son souffle nerveux dans l’écouteur :

— Oui Arthur, Louise me quitte. Je n’ai pas su la rendre heureuse.

Il hésita à nouveau avant de s’épancher et je le laissai parler. Oui il était amoureux fou de Louise, non elle ne l’avait jamais aimé, sa dépression venait de là. Je devinai à ce moment un épisode caché mais n’en sus pas davantage. Oui l’appartement était à elle, une donation de son père et non, lui-même n’avait aucun droit dessus, ils avaient signé un contrat de mariage avec séparation de biens. La confession dura vingt minutes, vingt minutes de révélations pendant lesquelles j’appris que mes parents avaient vécu quelques mois précisément dans cet appartement, que j’y étais né, qu’il y avait eu un coup dur, que lui avait accepté un poste dans une clinique privée à Montpellier. Ils étaient descendus dans le Sud, s’étaient mariés dès leur arrivée. Louise avait obtenu son CAPES de